





# BESOIN DE VÉLO

DANS LA MÊME SÉRIE

Hervé Hamon  
Besoin de mer  
1997

Gilles Lapouge  
Besoin de mirages  
1999

PAUL FOURNEL

BESOIN  
DE VÉLO

SEUIL  
27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>

CE LIVRE EST ÉDITÉ PAR HERVÉ HAMON

L'auteur tient à signaler que les 12 premières pages  
de ce livre ont précédemment figuré dans un ouvrage  
collectif intitulé *Drôles d'oiseaux* (HB Éditions).

ISBN 978-2-02-1068151-3

© ÉDITIONS D U SEUIL, MAI 2001

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Il y a un homme plus vite.  
Maurice Leblanc, Voici des ailes

Pour l'ami Louis qui pédale dans le bleu.

Pour le Baron, Chacha et Mado, Rémy, Sébastien,  
Rino, Jean-Noël, Plaine, Jacques, Jean-Loup,  
Jean, Titch, Firmin, Madel, Philippe, pour  
Jean-Louis, pour Daniel, pour Marc, pour  
Denis, pour Ernest, pour Harry, pour Claire  
pour Jean-Emanuel, pour Christian..

Et pour tous ceux qui sont partis devant  
et que j'oublie.





VÉLO VIOLENT



## Longchamp

Je me souviens très bien du chien. C'était un chien jaune de marque boxer. Je me souviens très bien que je l'ai vu vivant le dernier puisque c'est moi qui l'ai écrasé.

Au même moment, j'ai senti ma roue avant qui pliait et mon guidon qui faisait levier sur mon bras gauche. J'ai senti le souffle du peloton qui se divisait en criant autour de moi et je me suis réveillé, assis sur le trottoir de Longchamp, essayant d'écrire mon numéro de téléphone dans le sable au cas où je retomberais dans les pannes.

Il y a eu le premier hôpital où ils ont trouvé mon bras trop amoché pour eux, il y a eu l'ambulance mal suspendue qui me faisait gémir, il y a eu l'hôpital Boucicaut et le service SOS-Mains.

Il était déjà 15 heures et ma promenade cycliste du dimanche matin mordait fort dans l'après-midi.

Mon bras était maintenant au calme dans sa gouttière

Le chirurgien m'avait dit: «Vous avez perdu de la matière, il va falloir vous visser des plaques et vous prendre de l'os dans la hanche, pour gréffer», et il était parti déjeuner. Je finissais de digé-

rer la barre de céréales avalée pendant ma course avant de descendre au bloc.

A ce moment précis, ils étaient cinq à rouler en tête et j'avais le sentiment que le grand Demeyer se planquait. Dans les secteurs pavés, il se montrait circonspect, il roulait en force, comme à son habitude, mais du bout des boyaux. Moser et De Vlaeminck n'étaient pas au mieux. Hinault, lui, tirait le train avec la crampe des mauvais jours aux maxillaires. Paris-Roubaix n'est pas une course où l'on rigole: son maillot de champion du monde était sale, d'une saleté que l'on met sous verre. Les gros plans de la télé nous le montraient fermé et concentré. Il ne cherchait pas à faire l'écart et rien n'était plus exaspérant que de le voir embarquer tout le monde sur son porte-bagages vers Roubaix.

Ils étaient à dix bornes de l'arrivée lorsque le chirurgien revint:

«On y va, le bloc est prêt.

- Cinq minutes.. Je veux voir la fin de la course.

- On vous racontera après.

- J'aurai du mal à m'endormir si je ne sais pas.

- Avec ce qu'on va vous mettre, ça m'étonnerait!»

Il fit l'erreur de tourner le visage vers la télé et dut s'asseoir sur le bord de mon lit. La tension de la course était si forte qu'il ne dit plus un mot.

Kuiper entra le premier sur le vélodrome, De Vlaeminck, livide, dans sa roue. A quatre cents mètres de la ligne, le Blaireau prit la tête et mit la pression. Demeyer tenta de passer à la corde mais

resta à hauteur de pédalier. Plus personne n'eut la force d'entreprendre

Le Blaireau ramassa son bouquet et confirma publiquement que cette course était une connerie. Il savait maintenant exactement de quoi il parlait.

Ensuite, il y eut la première piqûre, le brancard, la chemise verte, la deuxième piqûre. Couché sur la table d'opération, dans un bienheureux nuage, je dressai l'inventaire des outils qui brillaient à mon chevet: des clous, des vis, des gouttières, des pinces, une scie..

Parmi eux, il y avait une perceuse Black et Decker et je m'endormis en déplorant que ce ne fût pas une Peugeot... Une bonne équipe, les Peugeot.

## Saint-Julien

Je n'en étais pas à mon coup d'essai.

Chaque cycliste, même débutant, sait qu'à un moment ou à un autre de sa vie il aura rendez-vous avec une portière de voiture. Elle peut s'ouvrir devant lui à chaque instant, du côté droit, du côté gauche, au moment où il s'y attend le moins, au détour d'une rue, à la croisée de deux chemins, au beau milieu d'une ligne droite déserte.

Comme cycliste urbain, j'en ai une collection complète à présenter: portière droite, portière gauche, portière haute de camion, portière basse de cabriolet, toutes servies avec leur cortège de réactions, depuis le rarissime «Excusez-moi» jusqu'au «T'avais qu'à faire gaffé» en passant par le pittoresque «Vous avez écaillé ma peinture». A vitesse raisonnable cela se solde par une fracture du doigt, un traumatisme de l'épaule, une migraine tenace, un grand écart dangereux sur la chaussée encombrée.

J'ai eu l'honneur de débiter très jeune dans cette discipline et j'ai obtenu ma première portière au tout début de ma carrière. Je revenais d'une minime promenade avec mes cousins et

roulais sagement à droite comme on m'avait enseigné à le faire. Nous rentrions vivement puis qu'il était déjà l'heure de l'apéritif.

La portière s'ouvrit devant moi sans l'ombre d'un scrupule. Mon vélo resta de ce côté-ci et je m'envolai par-dessus, d'un gros bloc - à l'époque, je n'utilisais pas encore de cale-pieds. J'atterris sans douceur de l'autre côté, la tête la première dans le gravillon. La moitié de mon visage était grêlée de petits cailloux sales. Je pouvais sentir mes lèvres et mon arcade sourcilière gonfler. J'étais borgne et muet. Ma propre mère pourrait-elle me reconnaître?

La dame qui m'avait fait cette surprise, considérant mon jeune âge, était fort embarrassée. Elle me prit dans ses bras, me porta dans son jardin en essayant d'inventer toutes les solutions imaginaires pour effacer ce vilain moment de nos deux existences. Elle désirait surtout s'assurer que je n'avais rien de cassé et semblait vouloir compter mes os un à un. «Je ne l'ai pas fait exprès», m'assurait-elle, ce dont j'étais parfaitement convaincu puisque je connaissais déjà mille manières plus efficaces de tuer son prochain. Je la trouvais brouillonne et commençai à attendre ma maman avec quelque impatience.

C'est alors que la dame eut l'idée géniale de m'apporter un grand verre de Martini pour me remonter. Je le bus cul sec et pris, immédiatement après ma première portière, ma première cuite. La dame se penchait sur ma tête enflée et, comme elle avait de grosses joues, j'avais envie de la gifler. J'étais parfaitement saoul, par faitement amoché, par faitement violent et mon seul désir était de remonter sur mon vélo.

## La petite route

Avec la fin du Tour de France, l'été venait d'atteindre son point triste: de longs après-midi brûlants sans plus rien de glorieux à se mettre sous la dent.

Heureusement, il restait la perspective prochaine du Grand Prix cycliste du village avec passage de roues de secours et distribution de bidons aux coureurs devant la maison.

J'avais dix ans, un vélo vert, et je me préparais à l'événement comme si j'avais dû le courir moi-même. Ma préparation physique consistait en séries de sprints forcés sur la route qui allait de la maison au village. En ce temps-là, la route était déserte et je pouvais la balayer de gauche à droite sans aucun risque pour André Darrigade, mon principal rival en matière de sprint, avec qui nous nous tirions des bourres mémorables dans les trois cents derniers mètres, tandis que le vaillant et puissant Roger Hassenforder tirait la langue à dix longueurs. En règle générale, je franchissais la ligne, qui se trouvait exactement devant ma porte, bras levés, en vainqueur. Parfois, lorsque la lutte était trop chaude, je devais balancer le vélo jusqu'à l'ultime centimètre pour l'emporter de l'épaisseur



d'un pneu, d'autres rares fois j'échouais d'un rien et tapais à coups de poing sur mon guidon, exigeant une revanche.

Cet après-midi-là, l'affrontement était terrible. Il faisait une chaleur intolérable et nous avions enchaîné les sprints dans la poussière de soleil. Ma gorge était brûlante et mes muscles durcis. Il faut avouer que, comme j'étais plutôt du genre dodu, mes quadriceps se trouvaient rudement sollicités. Je dus donc faire cet ultime sprint dans un élan total et aveugle, le dos courbé, la tête rentrée dans les épaules, au comble de l'effort.

Lorsque, dans un dernier grognement, je relevai la tête pour constater que j'avais bien gagné, je vis l'énorme dame, droit devant moi, à quelques centimètres. Il était trop tard pour tenter quoi que ce soit, trop tard même pour freiner, et nous nous écrasâmes l'un contre l'autre dans une formidable explosion de fruits et légumes.

Ma roue avant était venue heurter exactement la sienne, pneu contre pneu, et nous avions rebondi l'un contre l'autre. Les cageots qu'elle transportait sur son porte-bagages, le pain et le vin qu'elle charriait dans le cabas accroché à son guidon, tout cela était éparpillé sur la chaussée. Elle était assise sur les fesses, sa robe noire troussée sur ses cuisses, le chignon sur l'oreille. Je soufflais très fort sur mon genou qui brûlait, je soufflais très fort sur mon coude à vif. Elle me demanda simplement ce que je faisais sur ce côté-ci de la route qui était son côté. Tête baissée, je tins absolument à ranger chaque aubergine et chaque courgette, à retendre chaque sandow avant de rentrer en boitant à la maison pour enfin pleurer.

## L'Ance

Après débat, nous avons décidé d'emmener les filles. Il s'agissait d'aller pique-niquer au bord de la rivière et leur présence paraissait indispensable aux plus vieux d'entre nous.

Les belles étaient perchées sur des bécanes réglées pour faire le marché et aller à la plage, grinçantes, mal graissées. L'une se déhanchait sur l'engin de sa grande sœur, l'autre levait les genoux aux épaules sur le clou de son petit frère. Notre équipage ressemblait à tout sauf à un peloton. Cela nous amusa un moment puis le temps commença à se faire long. A cette cadence, notre pique-nique allait se transformer en goûter, en dîner, voire en nuit à la belle étoile et en gros ennuis avec nos parents.

Nous entreprîmes donc de faire monter la cadence en établissant des relais. Il s'agissait de pousser les demoiselles au bon endroit pour leur permettre de gravir les côtes avec un peu plus d'ardeur.

J'étais tombé sur la gourde. Pétrie de bonne volonté, mais gourde. Elle avait parfaitement compris que toute cette petite mise en scène était destinée à l'aider et, reconnaissante, elle entreprit d'aider en retour. Au moment précis où je

devais la prendre en relais en lui appliquant une vigoureuse poussée sur le derrière, elle eut la généreuse idée, dans le but d'épargner mes forces, de donner un coup d'accélérateur et de se lever de la selle. Ma main ne trouva que le vide et je plongeai pour de bon en avant, entraîné par mon propre élan.

Par une alchimie que les cyclistes connaissent bien, les petits objets utiles que l'on voit sur les meilleures bicyclettes se transforment volontiers en armes redoutables lorsque la situation se complique. Cette fois, ce fut l'anodine manette du dérailleur qui se fit lame et vint se planter dans ma cuisse droite.

Mes camarades opérèrent une subtile rotation de ma bicyclette dans les airs et ôtèrent le fer de la plaie. Le sang giclait, les petites boules de graisse s'épanchaient. Tout cela semblait passible d'un brin de couture.

Le médecin m'accueillit d'un air excédé: «Encore! constata-t-il sèchement. Tu m'emmerdes à toujours faire l'arbuille sur ton vélo. Je te vois avec tes copains dans le village. Pour la peine, je vais te coudre - trois semaines sans bouger! - mais je vais te coudre sans t'endormir. Ça t'aprendra.»

Et il le fit. C'était un authentique médecin de campagne.

## Longchamp

Cet été-là, j'avais crevé vingt-trois fois. A force de gonfler et regonfler mes boyaux dans les fossés, sur les talus, j'avais les bras plus gros que les cuisses. Mon budget boyaux avait éclaté au-delà de toute raison et le dernier des derniers que je m'autorisais était serré sous ma selle. Il était trop neuf, acheté à la hâte, à bon marché. En principe, on ne prend jamais un boyau neuf en secours: il n'est pas étiré, il n'a pas de précieux restes de colle et il est difficile à monter.

Lorsque après vingt bornes celui sur lequel j'aroulais à l'avant et qui était installé de la veille s'aplatit sur une franche punaise, je sautai à terre à la volée et je montai mon petit dernier à regret. Je le montai sans colle fraîche, sur une jante mal préparée: la grosse faute que l'on fait parce que la vingt-quatrième crevaison est la crevaison de trop, parce que, quand on roule vite, s'arrêter brutalement est inacceptable, parce que, lorsque le paquet s'éloigne et qu'il faut revenir, chaque seconde se paie au tarif cuisses, parce que crever n'est pas un projet cycliste.

Étirer le boyau neuf, toujours trop court, le monter en serrant la roue contre mon ventre, le gonfler, remonter la roue me coûta six kilomètres

RÉALISATION : PA O ÉDITIONS D U SEUIL  
REPRODUIT ET ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE  
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE  
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2001. N° 41491 (00000)

